

Semaine des lettres et de la Francophonie

Douala, du 18 au 22 mars 2019

Conférence sur la poésie camerounaise d'expression française

RECUEIL DE POEMES

Par

Yvette BALANA, écrivain et professeur de littérature

1) Poésie orale (une berceuse chez les Bamiléké de l'Ouest Cameroun)

C'est pour toi

Si les oiseaux chantent,
C'est pour toi,
Mon enfant, ne pleure pas.

Si les femmes labourent,
C'est pour toi,
Mon enfant, ne pleure pas.

Si le chef parle,
C'est pour toi,
Ma canne, ne pleure pas.

Si la pluie tombe,
C'est pour toi,
Mon abri, ne pleure pas.

Si les étoiles brillent,
C'est pour toi,
Mon bouclier, ne pleure pas.

Si les filles dansent,
C'est pour toi,
Mon trésor, ne pleure pas.
Ne pleure pas, mon enfant,
Nul ne pleure chez soi.

Bruno Essard-Budail, Jean-Ferdinand Tchoutouo
et Fernando d'Almeida (sous la coordination de),
*Anthologie de la littérature camerounaise. Des
origines à nos jours*, Douala, Afrédit, 2007.

2) Louis-Marie Pouka (1910-1999)

Les yeux qui s'ouvrent

Vingt mille ans ont longtemps fermé les yeux aux êtres
Ceux qui dans les forêts sous de verts branchages
Laisaient errer leur rêve intime et fanatique
Parmi les frondaisons des arbres séculaires ;

Ceux qui longtemps oubliés de la terre et du ciel
Regardaient chaque jour s'unir à chaque nuit ;
Ceux qui lassés d'espoir, d'abandon et de foi
Levaient vers l'inconnu des yeux baignés de pleurs ;

Ceux qui longtemps couverts de leurs haillons sordides
Traînaient honteusement leur misère native ;
Ceux qui pétris de peur et d'illusions folles
Rêvaient de lendemains vraiment libérateurs.

Le cratère a vomi la lave salutaire :
Les morts se sont levés ; la terre tremble encore
Sous le choc niveleur de la bête à sept cornes
Les yeux toujours fermés doivent s'ouvrir au jour.

Vingt et mille ans ont scellé le pacte sanguinaire
Des vivants et des Morts ensemble réunis,
La lumière a lui dans les ténèbres premières
Éclairant tristement les malheurs fraternels.

In Paul Dakeyo, *Poèmes de demain : Anthologie de la nouvelle poésie camerounaise de langue française*, Paris, Silex, 1982.

3) René Philombe (1930-2001)

L'hymne des révolutionnaires

Nous sommes les élus d'une aube salutaire :
Le peuple dans nos cœurs tamtame ses chansons !
Nous humons l'air amer des sinistres saisons
Et mourons, immortels, sous l'aile du mystère.

Tous les sceptres du monde, en leur fougue guerrière,
Sur notre long chemin, sont amoncelés :
Vaine entrave ! Nos pieds volent ! Ils sont allés !...
Ainsi nous progressions toujours vers la lumière.

Nous brisons en passant, les plus lourdes montagnes,
Nos voix clamant sans cesse : « en avant ! en avant ! »
Nous traversons les mers, embarqués dans un vent,
Pour planter en tous lieux un grand mât de cocagne !

Sur nos sentiers brûlants ne pousse douce mousse
Nous gravons de faims sans vomir de vains cris !
Au feu de la terreur nos fronts sont aguerris
Pour planter nos pieds saignants aux ronces de la brousse...

Les tyrans font de nous des bataillons d'éphèbes !
Rien n'étouffe nos chants, rien n'arrête nos pas !
Chaque jour vers le JOUR nous foulons le trépas
En chantant : « en avant, fiers soldats de la plèbe ! »

Choc anti-choc, Yaoundé, Semences Africaines, 1961.

4) Francis Bebey (1929-2001)

Un jour, tu apprendras

Un jour, tu apprendras
Que tu as la peau noire, et les dents blanches,
Et des mains à la paume blanche,
Et la langue rose
Et les cheveux aussi crépus
Que les lianes de la forêt vierge.
Ne dis rien.
Mais si jamais tu apprends
Que tu as du sang rouge dans les veines,
Alors, éclate de rire,
Frappe tes mains l'une contre l'autre,
Montre-toi fou de joie
A cette nouvelle inattendue.
Puis cet instant de gaieté à peine passé,
Prends ton air sérieux
Et demande autour de toi :
Du sang rouge dans mes veines,
Cela suffit-il pour vous faire croire
Que je suis un homme ?
La chèvre de mon père
Elle aussi, a du sang rouge dans les veines.

Et puis, dis-leur que tu t'en moques
Car tu sais, ils n'ont rien compris
A la farce créatrice qui donna
Du sang rouge à l'animal et à l'homme
Mais oublia totalement de donner
Une tête d'homme à la chèvre de ton père.

Vis et travaille.
Alors, tu seras un homme.

In Paul Dakeyo, *Poèmes de demain : Anthologie de la nouvelle poésie camerounaise de langue française*, Paris, Silex, 1982.

5) Engelbert Mveng (1930-1995)

Lettre collective. A mes amis Kong-Fu-Tseu, Roland-Roger, Moteczuma

J'ai reçu hier soir vos lettres d'amitié,
Hier soir, au crépuscule,
J'ai reçu des quatre coins de l'horizon,
Votre sourire d'or rouge, comme l'adieu du soleil.

Vous me parliez d'amitié...
Vous me parliez d'un cœur fraternel,
De vos rêves, de vos espoirs, de vos joies,
Vous me parliez de vos pays
De tous les pays du monde qui sont les plus beaux...
Vous me parliez de chez vous
De tous les hommes
Les meilleurs
Vous me chantiez les femmes de chez vous
De toutes les femmes
Les plus belles, les plus maternelles, les plus dignes (...)

Vous me parliez d'amitié...
Vous me demandiez si on vous aime en Afrique...
Et mes frères qui m'écoutaient m'ont dit de vous répondre,
Qu'ils vous aiment tous
Comme on aime en Afrique.

Ils m'ont dit qu'en Afrique,
On n'aime pas les hommes,
Comme on aime un petit chien :
Avec des caresses, des miettes, des os tendres,
Avec des mots doux... ;
Comme on aime une bête rare,
Un beau spécimen de la faune exotique

Balafon, Yaoundé, Clé, 1972.

6) Jeanne Ngo Maï (1938-2008)

Mon cœur est un monument

Mon cœur est un monument
Un monument aux morts
Que blanchit goutte à goutte
La rosée de mes yeux.

De quelque côté qu'on le tourne
De la base à son sommet
On le découvre criblé
De multiples noms
Que la haine journallement
Imprime impitoyablement.

O morts sans noms
Mes morts ignorés du monde
Qui tombez sans bruit
Sans témoins, sans témoignage.

O morts sans jugement
O morts brûlés vivants
Ceux jetés dans les fosses
Ceux attachés de pierre
Qui avez roulé lourdement
Au fond des eaux
Avant que des poissons voraces
Se disputent vos chairs.

O morts mal jugés
Ceux dont la voix
Couverte par l'argent
Couverte par les intrigues
N'a pu se faire entendre
Vous qui êtes partis
La larme au coin de l'œil.

Mon cœur vous porte tous
Mon cœur vous aime tous
Oui, je vous porte tous
Et souvent, très souvent,
Alourdie de vos noms
Je m'appuie épuisée,
Les relis et relis
Pendant que le flux et reflux
De mon cœur, le long de moi vous promène,
Et l'emporte toujours avec moi
Le monument à mes parents
Le monument à mes morts.

In Paul Dakeyo, *Poèmes de demain : Anthologie de la nouvelle poésie camerounaise de langue française*, Paris, Silex, 1982.

7) Paul Dakeyo (1948-)

Je vais retrouver

Je vais retrouver mon pays
Avec ses versants clairs
Et ses vallées semées de sentiers
Qui bordent ma mémoire
Mais dure est l'attente
Et tenaces les liens
Qui me rivent à la terre
Envoyez-moi des nouvelles

Envoyez-moi des nouvelles
Des nouvelles de notre terre
Sans Nord et sans Sud
Envoyez-moi des nouvelles de notre terre
De notre terre que je veux prendre
Dans mes bras comme le vent nu
Qui porte mon chant
Aux confins de l'aurore
Envoyez-moi des nouvelles
De notre terre
De notre terre que je veux
Porter parmi les soleils
Parmi les fleurs
Libre comme mon corps
En transe
Libre comme le temps
En friche
Envoyez-moi des nouvelles
De notre terre
De notre terre de diamant et de vent

J'appartiens au grand jour, Paris, St-Germain-des-Prés, 1979.

8) Patrice Kayo (1942-)

Promesse

Là-bas tout au fond de l'horizon,
lentement une lueur tenace ronge les ténèbres.

Peut-être ne serons-nous plus là
le grand soir, le soir du servage.

Mais le jour qu'il couve
gardera les lointains échos
De nos cris et de nos chants d'espoir.

Déjà j'entrevois, alourdi de promesse
Comme une femme en gésine
L'inéluctable liberté.

Déchirements, Paris, Sillex, 1983.

9) Fernando d'Almeida (1955-2015)

Liminaire

J'écris le mot Peuple
Sur les murs du monde
Pour que l'aube piégée
Par l'aventure des mots
Soit l'intégrité
Et la conscience autonome du poème
J'écris le mot enfance
Pour la fascination du lointain

J'ai toujours marché
Sur l'asphalte des rues
Pour atteindre l'ailleurs
Qui suscite l'inquiétude
Ecrivant à l'écart des modes
J'ai toujours pris le parti
Des hommes qui épongent
En accord avec eux-mêmes leur souffrance

Je voudrais que mon poème
Se déploie lyrique
Au-delà des limites
De mon pays
J'ai foulé la rive littorale
De l'écriture et voilà
Que rassasié d'images
Je cherche les coordonnées de mon chant
Jour après jour
Je m'échine à soupeser les mots
Qui flânent
Dans mon esprit
J'appartiens
A la race des proscrits
Je suis d'ici et je romps mon pain
Avec les indigents (...)

L'espace de la parole, Paris, Silex, 1984.

10) Marie Claire Dati (1955-)

Chant de la mer

Si tu rêves sur la dune
Si nue et si chaude
Si douce à ta peau

Endors-toi contre elle
Ton ventre sur elle
Tes doigts dans son sable

La plage est une femme
Et la dune un doux sein

Si le temps bascule
Et te verse en la vague
Ecoute les félicités de lit d'ondes

Dans mes entrailles lumineuses
La vie la pulpeuse a mûri
Immerge ton être prête-le à l'ardeur

Et rythme, ô crête, jusqu'à l'alpha
Et chute, ô creux, tu es oméga.

Les Ecarlates, Yaoundé, Sopecam, 1992.

11) Angeline Solange Bonono (1965-)

À toi l'assoiffé d'azur (à Jean Claude Awono)

À toi l'assoiffé d'azur, le fou, le poète ! Fou ! Poète !
Si tu peux goûter à la sensation enivrante
Lorsque le vent te caresse ou te fouette
Le faciès, alors tu es poète.

Si tu peux être atterré par la virilité des cyclones prédateurs,
alors tu es poète. Si tu peux rire, crier, hurler, pleurer
À l'amour, la douleur, la mort, alors tu es poète.
Si tu peux manger les carottes lorsqu'elles
Sont cuites et boire la lie au bout de
tes forces, de tes ressources, de tes tripes, alors tu es poète.
Si tu peux comme Orphée descendre aux enfers à la recherche de
ton Eurydice pour le paradis, alors tu es poète

Si tu peux communier avec le cosmos, sentir un autre cœur battre,
alors tu es poète. Car vois-tu, il n'y a pas de poésie sans cœur,
Sans amour, sans haine, sans larmes, sans
Enfers, sans paradis, sans passions, sans orages
Sans ciel, sans terre sans feu, sans eau, sans vent.
Il n'y a pas de poésie sans couleurs, sans rêves
Si tu es sensible à tout cela, alors tu es poète, fou, assoiffé d'azur.

Soif azur, Yaoundé, Editions de la Ronde, 2002.

12) Anne Cillon Perri (1961-)

Le sonnet séditieux

Des syllabes magiques
Aux arcanes du poème
Se font des caresses luxurieuses

Dans les draps d'un antisonnet
Une strophe lunatique
Recherche de nouvelles espérances

Elle s'organise à l'envers
Des vieilles conventions
Comme un chant de sédition
Un vers libre et ensorcelant

Sous les yeux phosphorescents
D'une plume enchantée
Se dépouille du surcroît de ses haillons mesure
Et toutes les ordures s'abolissent

Sur les rues de ma mémoire, Yaoundé, Interlignes/Proximité, 2004.

13) Jean-Claude Awono (1969-)

Faire son chemin

Faire son chemin dans mon pays
C'est mordre dans l'amertume
Et s'emplir la bouche de colère

Faire son chemin dans ma vie
C'est chaque matin s'éveiller avec la combustion du fer électrique
Contre son front

Faire son chemin dans mon pays
C'est s'emplir la bouche de honte
Et cracher partout l'impudence des latrines

Faire son chemin dans ma vie
C'est s'éveiller avec la brutale cascade
Des missiles dans la cervelle

Faire son chemin ici faire son chemin en moi
C'est sauter tout le temps
Dans la fureur des bombes éclatées.

Flux et reflux d'une foulée de fou, Yaoundé, Presses
Universitaires de Yaoundé, 1999.

14) Antoine Logmo Assoumou (1963-1980)

Tout est sombre dans la vie qu'illuminent les stèles

Je n'ai pas retrouvé la cadence haute
Entre mes pas et moi, une étendue amère
En quel temple la nuit se retire
Il y eut cette cassure au sortir de l'astre
En quel temple la nuit se retire
Mes pas dénaturés ignorant sa retraite...

Ce que je cherchais dans l'épaisseur des Nuits
Je ne l'ai pas trouvé sur l'ardent crépuscule
Voilà tout compagnon rétif.

Le hibou
S'est posé
Sur mes ruines pétrifiées
Et les os réanimés du message de la mort
Œil, pâle étoile
Regagne l'azur natal

Paupière, nue de chair
Ebauche un âpre déluge

Et vous cils subtils
Soyez ces zéphyr rêveurs
Où voltige l'enfant ravi.

(...)

Au bout de mon songe vaste, Yaoundé, Agence Littéraire
Africaine, 1987.